Document generated on 06/04/2025 7:24 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Consolation des étoiles

Michel X. Côté

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61647ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Côté, M. X. (2009). Consolation des étoiles. *Moebius*, (123), 11–12.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Michel X Côté

Consolation des étoiles

c'est avant la révélation, le silence, avant la chanson, des sons jetés par la tête, à tue-tête, garrochés, des sons, avant la lumière, avant les yeux ouverts, la déchirure, le regard témoin devant l'interrogation, l'horrible question des sons me cognant la tête, s'écrasant de chaque côté de ma tête, je ne vois rien, je ne sais pas d'où ça vient, des sons dans la noirceur, les yeux brochés, des éclairs rouges contre des paupières cimentées, c'est ce qu'on me donne, des sons, pas encore des voix, des sons, des êtres, des choses, des courants d'air qui produisent des sons, le froid fait son bruit de fond, la chaleur hurle, la faim et la soif, d'abord léger tintement, et lentement, très lentement, s'installe un fracas d'effondrement tel que mes oreilles saignent, voilà ce que je reçois, du sang dans les oreilles, c'est avant la dévastation, avant les yeux fixés sur le saccage du monde, le son du monde brisé, le fer contre la chair, la peur qui avale l'air une dernière fois, loin des voix, je l'ai dit déjà, les voix viendront plus tard, lourdes de tous les sons qu'elles nieront sans même tenter de les effacer, des voix menteuses, trompeuses et cacheuses de sens, pas même des cris que l'on pourrait rattacher à d'autres cris, avant les mots, avant l'éclatement de l'obscurité, ventre gras et mou de l'absence, ici toujours les sons et cette sensation de chaleur coulée dans mes oreilles, c'est pendant la guerre, ou juste après, c'est pareil, pendant la guerre, entre attendre le prochain son et ne plus vouloir rien entendre, c'est là qu'on m'a déposé comme une chose commune dans un monde indéfini, à la face du ciel, consolation des étoiles, ouvrir les yeux est sa propre récompense, une rue entière brûle, craquements des poutres qui s'écroulent, feulements

du vent égorgé dans les fenêtres éclatées, enfin les sons ont une source, source de feu, de vie et de mort, de nuit et de lumière, un premier mot proféré comme une douleur et une liberté, FEU, et ainsi tous les sons rassemblés font des mots comme des couteaux aveugles crevant l'opacité, des chants d'oiseaux dans le bruissement des feuilles et le frottement des brumes contre des thuyas de mille ans font le mot FORÊT, rien n'est dit encore, il faut attendre que le mot ARBRES sur le beau livre de Paul-Marie Lapointe m'ouvre tous les horizons de tous les possibles du *réel absolu*, ma langue natale décollée de mon palais, pour que je respire.